

Aristote, un fondateur méconnu

(5e séance : 17 octobre 2016)

Chap. 2 : Physique et métaphysique (suite)

Avant de passer à l'étude de la *Métaphysique*, il est utile de récapituler ce qui, dans la *Physique*, peut encore nous intéresser et ce qui est simplement obsolète ou erroné.

Parmi les conceptions qui ne sont plus valides aujourd'hui, citons notamment le refus du vide entre les corps et entre les éléments des corps, la vitesse qui serait infinie dans le vide, l'explication de la gravité par des lieux spécifiques. D'autres questions ne sont pas encore définitivement éclaircies : l'univers est-il fini ou infini, y a-t-il un espace vide infini au-delà de l'univers matériel ?

Certaines notions sont particulièrement bien pensées et seraient même très utiles à l'heure actuelle, où l'on a tendance à négliger de définir précisément de quoi on parle. Par exemple : ce qu'est le hasard et le fait qu'il ne s'oppose ni à des causes précises ni à une nécessité ; ce qu'est le temps et comment il est nécessairement lié au changement, pourquoi il est un continu, pourquoi il ne peut jamais s'arrêter, comment distinguer le temps qui sert d'unité de mesure en étant défini à partir d'un changement choisi conventionnellement et ce qui serait un temps universel, unique pour tous les changements et invariable.

Au point de vue méthodologique, nous avons vu que, lorsque deux hypothèses sont également possibles pour expliquer un phénomène, Aristote choisissait la plus simple ; c'est pourquoi, lorsqu'il doit décider si le temps infini est produit par un seul changement infini ou par une succession ininterrompue de changements multiples, il préfère la première solution. Nous allons voir maintenant, dans la *Métaphysique*, comment il conçoit le moteur de ce changement infini, et nous allons voir du même coup que le principe de simplicité se rapproche parfois dangereusement d'un principe *axiologique*, c'est-à-dire d'un choix guidé par ce qu'on considère avoir le plus de *valeur*, être pour le *mieux* — principe absolument non-scientifique, faut-il le rappeler ?

Je vais donc présenter d'abord brièvement le contenu des quatorze livres qui forment la *Métaphysique*, puis commencer son examen par le livre qui développe la conception des moteurs cosmiques, avant d'aborder (à la séance prochaine) la question plus générale de tout l'ouvrage.

Plan de la *Métaphysique*

Comme je l'ai déjà signalé dans l'introduction, l'ouvrage appelé *Métaphysique* n'a pas été assemblé par Aristote lui-même et ne résulte pas d'une rédaction continue ; cependant, on peut lui trouver une unité thématique à partir de la description de la science nouvelle qui y est instituée, c'est-à-dire la science la plus générale des étants. On désigne conventionnellement les quatorze livres par les quatorze premières lettres de l'alphabet grec, et parfois aussi, plus récemment, par des chiffres romains.

- I. A (*Alpha*) : Ce livre d'introduction, partant du constat que « tous les hommes par nature désirent savoir », examine les étapes de la progression du savoir, depuis l'observation empirique jusqu'à la connaissance par les causes en passant par l'expérience. Prenant appui sur les conceptions courantes et philosophiques du savoir le plus valorisé (appelé couramment la *sophia*), Aristote formule deux critères pour le reconnaître : il doit être la science la plus générale et la science des premiers principes (pour rappel, un principe est une condition d'existence, de changement ou de connaissance d'une chose). Suit un parcours doxographique des théories disponibles concernant les premières causes et de ce qui leur manque pour être complètes.
- II. α (*Alpha elatton = petit Alpha*) : Ce livre a manifestement été inséré à une place qu'il ne devait pas occuper originellement, mais il apporte deux indications importantes : la philosophie est une recherche de la vérité

et les principes doivent être ce qu'il y a de plus vrai ; dans aucun des quatre enchaînements de causes on ne peut remonter à l'infini.

- III. B (*Bêta*) : Encore introductif, ce livre présente les apories que la « science recherchée » doit résoudre, sous forme d'antinomies (les deux réponses opposées rencontrent des objections) ; les difficultés portent sur le domaine de cette science, sur la nature et les propriétés des principes, sur le statut des termes les plus généraux (être, un).
- IV. Γ (*Gamma*) : Livre principal pour l'exposé de la science des étants en tant qu'étants, dont il justifie l'existence en dépit du fait que les significations de « être » sont multiples et que l'ensemble des étants ne constitue pas un genre unique ; il annonce l'étude des sens de l'être, de l'un et du multiple, et des propriétés de tous les étants. Plusieurs chapitres sont consacrés à démontrer le premier principe de toute connaissance et de toute réalité, le principe de non-contradiction, par la réfutation des thèses adverses.
- V. Δ (*Delta*) : Début de l'application du programme de Γ : étude des significations multiples des notions générales qui structurent l'ensemble des étants, et justification de leur usage transcategorial.
- VI. E (*Epsilon*) : Commence comme un doublet de Γ, par une nouvelle justification de la science des étants en tant qu'étants ; étude de deux significations de « être » : être par accident et être au sens d'être vrai.
- VII. Ζ (*Dzêta*) : Les deux livres suivants forment un ensemble qui étudie la substance, dont dépendent les autres étants parce qu'elle leur sert de sujet, et l'essence, c'est-à-dire ce qu'est principalement chaque étant. Prépondérance de la forme par rapport à la matière dans les définitions.
- VIII. Η (*Êta*) : Le rapport matière-forme ; convergence de la forme et de l'acte (comme nous l'avons déjà vu à propos de l'âme, à la fois forme et acte du corps vivant).
- IX. Θ (*Thêta*) : Poursuite de l'étude des significations de « être » : être en puissance et être en acte.
- X. Ι (*Iota*) : Étude approfondie des notions d'un et de multiple, ainsi que des notions connexes : même et autre, égal et inégal, identique et différent, opposé, contraire, etc. Ces notions sont des propriétés des étants en tant qu'étant, dont la connaissance fait donc partie de la science établie en Γ.
- XI. Κ (*Kappa*) : Livre certainement inauthentique : résumé de B, Γ, E, et *Physique* III et V, émaillé de nombreuses confusions et contradictions par rapport aux contenus originaux.
- XII. Λ (*Lambda*) : Rappel des trois types de substances : sensible périssable, sensible non périssable (les astres), non sensible et non périssable, celle-ci faisant l'objet d'une science non physique. Étude de la substance immatérielle immuable, c'est-à-dire les moteurs cosmiques.
- XIII. Μ (*Mu*) : Critique des autres propositions de substances immuables : les idées platoniciennes, et les nombres considérés comme des principes éternels indépendants des corps par les pythagoriciens et par certains successeurs de Platon.
- XIV. Ν (*Nu*) : suite de M.

La science des premières substances

Dans les premiers chapitres du livre Λ, Aristote commence par récapituler les acquis de la *Physique* concernant la nécessité d'un mouvement infini et, par conséquent, d'un moteur qui ne cesse jamais d'agir. Il ajoute que celui-ci doit être une substance exclusivement en acte et ne possédant aucune puissance (au sens d'un potentiel : en effet, si ce potentiel s'actualisait, le moteur serait différent et pourrait mouvoir différemment les astres). Il faut attendre le chapitre 7 pour trouver quelques indications (sibyllines) sur la manière dont ce moteur doit agir et sur sa nature ; ensuite seront précisés le nombre de ces moteurs, qui doit être égal au nombre des sphères d'éther

mouvant les astres et les planètes (au chap. Λ 8). Il s'agit d'établir comment peut mouvoir un moteur absolument immobile :

1. Il y a quelque chose qui meut sans être mû, en étant éternel et substance et acte. Or, meuvent de cette façon le désirable et le pensable : ils meuvent sans être mus. De ceux-ci, les premiers sont les mêmes. (...) Il meut donc comme une chose aimée, et, par ce qui est mû, il meut les autres choses. (*Métaphysique* Λ 7, 1072a25-b4).

Dans la parenthèse que je n'ai pas citée se trouve la précision que le premier désirable est le beau et que le premier objet de pensée est la notion la plus simple (car elle est pensée immédiatement et non à partir d'autres notions). Je n'ai pas cité toute la phrase parce que sa littéralité est très compliquée, chaque mot pour ainsi dire devant être expliqué par une théorie qui se trouve ailleurs. Que nous enseigne cette précision, qui sera la seule explication de l'action du moteur cosmique ? Nous savons par le traité *De l'âme* que le beau, pensé par nous comme une valeur, est l'objet premier (au sens d'ultime) de la volonté humaine (la volonté étant définie comme le désir éclairé par l'intelligence), et qu'en tant que tel il constitue pour nous un moteur immobile, car nous agissons en vue de cet objectif mais lui n'agit pas activement sur nous puisqu'il est seulement une pensée ou une représentation dans notre esprit. La comparaison est donc manifestement introduite dans le raisonnement pour servir de modèle en vue de comprendre l'action du moteur immobile cosmique. Tous les interprètes ne reconnaissent pas, cependant, qu'il s'agit d'une simple comparaison. Certains, en suivant la tradition néoplatonicienne puis chrétienne, pensent qu'il s'agit d'une identification entre le moteur cosmique et le premier objet de désir et de pensée ; cette double possibilité d'interprétation vient du double sens de « comme » (*bôsi*), qui peut signifier une simple comparaison ou une identification au sens de « en tant que » : selon eux, le moteur cosmique meut en tant qu'il est aimé, désiré et pensé — mais par qui ? par la sphère d'éther, puisque c'est elle qu'il meut. L'objection massive à cette interprétation est que les sphères d'éther ne sont pas des vivants, n'ont pas une âme capable de désirer et de penser. Dans l'autre interprétation, on accepte qu'Aristote ne pouvait pas donner d'explication plus précise qu'une comparaison entre le moteur cosmique et les moteurs immobiles que nous connaissons par nos propres activités de désir et de pensée.

Les informations suivantes concernent la nature du moteur : la seule substance sans matière et toujours en acte qui soit envisageable dans la science aristotélicienne est une âme intellectuelle, puisque nous avons vu qu'Aristote préserve toujours la possibilité que notre *noûs* soit indépendant de la matière de notre corps et donc éventuellement capable de subsister sans corps. Il affirme donc (mais sans l'expliquer) que le moteur immobile est un *noûs* ou une *noësis*, une pensée en acte. On peut penser aussi qu'il s'autorise du précédent d'Anaxagore, qui plaçait un *noûs* à l'origine du mouvement des particules de l'univers. Il précise ensuite de quelle pensée il doit s'agir :

2. Son occupation est telle qu'est la meilleure pour nous pendant un temps court. En effet, il est toujours ainsi (ce qui est impossible pour nous), puisque son acte est aussi un plaisir (...). Il est la pensée qui par elle-même porte sur le meilleur par soi, et celle qui au plus haut point porte sur ce qui est au plus haut point. Or, l'intellect se pense lui-même par saisie de l'intelligible, car il devient intelligible en atteignant et en pensant, de sorte que la même chose est intellect et intelligible.

Cette dernière théorie est développée dans le traité *De l'âme* à propos de l'intelligence humaine : l'acte de penser n'est rien d'autre que la forme en train d'être pensée ; l'action se confond avec son contenu, elle n'a pas de forme propre, elle n'est pas une chose qui pense mais elle est seulement une puissance (une potentialité) de penser, qui s'actualise lorsqu'un contenu est actualisé. Au moment de l'acte, il n'y a donc pas de dédoublement entre l'objet et le sujet de la pensée ; ils sont rigoureusement la même chose. C'est ce qu'exprime la célèbre formule :

3. Il se pense donc lui-même, puisqu'il est ce qu'il y a de meilleur, et sa pensée est pensée de pensée (*noësis noëseôs*). (Λ 9, 1074b33-35).

Cette expression, « pensée de pensée », ne doit pas être comprise comme une réflexivité, comme lorsque nous nous prenons nous-même pour objet, car il y a alors une distinction entre ce qui en nous est sujet et ce qui en nous est objet. En puissance, en revanche, ce n'est pas la même chose qui peut être pensée et qui peut penser, car ce qui est pensé ne devient pas pour autant intelligent (contrairement à ce qu'en fait Plotin, fondateur du néo-platonisme, qui attribue l'intelligence aux idées platoniciennes). Je reprends la lecture du texte 2, qui tire les dernières conséquences de la définition du moteur cosmique comme un acte de pensée :

En effet, ce qui reçoit l'intelligible et l'essence est un intellect, et il est en acte quand il les a, de sorte que c'est ceci plutôt que cela que l'intellect semble avoir de divin, et la pensée théorique est ce qu'il y a de plus agréable et de meilleur. Si donc le dieu (*ho theos*) réussit toujours ce que nous réussissons parfois, c'est admirable ; mais si c'est davantage, c'est encore plus admirable. Or, il en va bien ainsi. Et la vie lui appartient, car l'acte d'un intellect est vie, et lui-même est cet acte ; or, un acte qui porte sur cela par lui-même est la vie la meilleure et éternelle. (*Métaphysique* Λ 7, 1072b14-28).

Par cette dernière formule, Aristote rejoint la définition généralement admise du dieu ou des dieux, aussi bien traditionnelle que philosophique (la différence étant que, dans la mythologie, les dieux ont la vie la meilleure au sens de la plus puissante, et dans la philosophie platonicienne « le dieu » a la vie la meilleure au sens intellectuel et moral). Aristote appelle en général « divin » tout ce qui est éternel (par exemple, les astres), et même occasionnellement notre intelligence, en tant qu'elle réalise l'activité la plus haute. Dans le présent passage, « le dieu » doit être un pluriel collectif (comme on dit « l'homme » pour « tous les hommes »), puisque sa théorie complète pose l'existence d'une cinquantaine de moteurs immobiles. On comprend cependant, par certains accents de ce passage, comment une telle description a pu ouvrir la voie aux interprétations monothéistes, malgré le fait que le moteur immobile n'est ni créateur ni personnifié ni agissant volontairement sur le monde, et qu'il n'est premier principe que dans la série des causes motrices.

Il est logique aussi qu'Aristote accorde la vie à cet intellect, puisque toute âme est vie et qu'il est un certain type d'âme, même réduite à la seule fonction intellectuelle ; en revanche, il n'en fait pas un vivant, car le vivant est composé d'un corps et d'une âme tandis que cet intellect est absolument séparé de tout corps.

Quant à la description du système des sphères composant l'univers, elle commence dans le traité *Du ciel*, où Aristote montre la nécessité de poser un cinquième élément (à côté des quatre qui composent l'ensemble des corps terrestres) dont le mouvement naturel est circulaire et non rectiligne, et qui constitue des couches successives remplissant tout l'espace entre la Terre, au centre, et l'extrémité de l'univers sphérique. Cet élément, plus léger que l'air et chaud comme le feu, est appelé « éther » par référence au nom traditionnel du lieu le plus élevé. Les astres et les planètes ne se déplacent pas eux-mêmes mais sont entraînés par le mouvement de ces couches d'éther. Les planètes¹ ayant, pour un observateur terrestre, des mouvements très complexes, il est nécessaire d'expliquer ceux-ci par la conjonction de plusieurs couches d'éther dont chacune entraîne la planète dans une direction différente. Et de même pour les variations de hauteur du soleil et de la lune.

Au chap. 8 du livre Λ , Aristote expose les théories des astronomes contemporains Eudoxe de Cnide et Callippe de Cyzique concernant le nombre de sphères (ou plus exactement d'anneaux) qu'il faut supposer pour expliquer l'ensemble des observations. Il ne prend pas lui-même parti sur le nombre correct, renvoyant aux spécialistes de cette branche des mathématiques. Il ajoute seulement que, chaque sphère ayant son propre mouvement indépendant des autres, elle doit être commandée par un moteur propre qui lui imprime sa direction et sa vitesse, de sorte qu'il faut poser qu'il y a autant de moteurs que de sphères, et que chacun de ces moteurs possède les

¹ Il y en a cinq connues à l'époque : Hermès (Mercure), Aphrodite (Vénus), Arès (Mars), Zeus (Jupiter), Cronos (Saturne).

caractéristiques du moteur immobile décrit aux chapitres 7 et 9. Ils ne forment cependant pas une espèce, car les individus d'une espèce sont distincts par leur matière, or les moteurs n'en ont pas ; ils sont donc chacun unique en leur espèce, ils constituent chacun une espèce à soi seul.

Au terme de l'exposé consacré au moteur immobile, il faut reconnaître qu'on ne voit toujours pas comment exactement une telle pensée de soi-même fait mouvoir une sphère d'éther, qui plus est selon une direction et une vitesse précises. On a atteint en somme les limites de ce qu'Aristote pouvait penser à partir des connaissances de son époque, par un effort exclusivement rationnel et sans intervention surnaturelle, à l'exception de l'invocation occasionnelle du principe du « meilleur ».